

Le Bien Public

ORGANE DU RÉVEIL TRIFLUVIEN

69^e année
Trois-Rivières, Nos 26, 27 et 28
Vendredi, les 30 juin
8 et 15 juillet 1977
1563, rue Royale
Trois-Rivières, Qué.
Tél. 378-8404

Enregistrement
numéro 0475
Courrier de la
Deuxième classe
Port de retour garanti
Abonnement \$5.00
par année
La copie: 20 cents

Le malaise canadien

Au Canada anglais, on se rallie de plus en plus à la thèse voulant que le Québec puisse se résoudre un jour à un séparatisme malgré le coût économique élevé d'une telle opération. C'est l'admission de cette possibilité qui a poussé le gouvernement fédéral à créer le dispositif d'urgence Pépin-Robarts pour sauver le Canada, dont on entendra beaucoup parler.

Flegmatiques et réalistes devant les faits, les Canadiens anglais n'ont plus guère d'illusions sur la crise constitutionnelle qui secoue le pays. Pour eux l'unité canadienne n'est plus affaire de décentralisation des pouvoirs d'Ottawa, ni de statut particulier pour le Québec, mais bien plutôt, d'une nouvelle vision du Canada français que doivent avoir les anglophones s'ils veulent conjurer l'irréremédiable.

Les paroles de Gordon Robertson, secrétaire du cabinet pour les relations fédérales-provinciales, n'ont pas été sans faire réfléchir quand il a dit récemment devant les étudiants de l'Université de Dalhousie (N.-E.):

"A moins que notre esprit n'apprenne à être grand, sans retour et sans détour, la sécession du Québec sera tôt ou tard inéluctable et tout aussi inéluctable l'effondrement du rêve séculaire des Canadiens: l'édification d'une grande nation "a mari usque ad mare".

La racine du mal n'est pas dans la constitution, la répartition des pouvoirs ou l'économie mais dans la dignité blessée des Canadiens français qui, selon les termes de Gordon Robertson, "ont constaté au fil des années que les anglophones n'étaient pas assez "grands" pour traiter avec eux sur un pied d'égalité, pour leur donner la place qui leur revient dans toutes les régions du pays, dans toutes les sphères d'activités." Observations pénétrantes d'un authentique Canadien qui croit encore, malgré tout, en la convergence entre les intérêts des deux communautés. Pour permettre au pays de survivre à la crise, il y a beaucoup de concessions à faire de part et d'autre. Selon M. Robertson, au cours de 110 ans de vie confédérative, le Québec a déjà fait les siennes. On attend à présent celles du Canada anglais.

Clément Marchand

32 Histoire Naturelle
qui fait qu'il y a quantité de belles
taupes.

Depuis Québec jusques aux
trois-Rivières du même côté du
Sud, les terres sont assez belles, &
il y a d'assez beaux bois; mais elles
sont élevées jusques à six ou sept
lieues au dessous des trois-Rivie-
res, où elles commencent à estre
basses, belles, unies: & cela conti-
nue jusques dans le pays des Iro-
quois. Ces terres sont parfaite-
ment bonnes, entrecoupées de ri-
vières, garnies de lacs par endroits.
Quantité de prairies se rencon-
trent non seulement le long du
fleuve, à l'entour des lacs dans ces
petites rivières, mais encore dans
les terres: ce qui fait que la chaille
y est abondante, tant d'Oylcaux
que d'Animaux.

Du côté du Nord depuis le Cap-
Tourmente, qui est sept lieues plus

de Canadas. 33

bas que Québec, jusques au Cap-
Rouge, qui est trois lieues au del-
sus: cela est habité le long du grand
fleuve: depuis le Cap-Rouge jus-
ques à la rivière sainte Anne, qui
font environ dix-sept lieues de
Pays en montant, les terres y sont
assez belles; mais l'abord n'en est
pas si agreable, à cause que la plus-
part de la coste est pierreuse. Il ne
laisse pas de s'y trouver de belles
rivières, & des prairies par en-
droits. Depuis la rivière sainte
Anne jusques aux trois-Rivières,
qui contient environ dix lieues de
pays, les terres y sont tres-belles &
basses le long du grand
Fleuve est sable ou prairies; les fo-
rets y sont tres-belles & bien-ai-
sées à défricher.

Depuis Québec jusques aux
trois-rivières, il n'y a point d'Iles,
sinon deux petites d'environ vne
B v

Quelques-unes des pages où il est question de Trois-Rivières

Le premier auteur trifluvien à l'honneur

PAR MARCEL NADEAU

Le Musée Pierre-Boucher tient présentement au Séminaire St-Joseph de Trois-Rivières, une exposition spéciale dont le sujet est "L'Histoire d'un Livre". Ouverte depuis le 21 juin, cette exposition se poursuivra jusqu'au 16 septembre prochain.

Si d'une part, nous pouvons y voir des trésors anciens concernant les métiers de l'imprimeur et du relieur, d'autre part nous pouvons remarquer non seulement des oeuvres et souvent des manuscrits de Ringuet, Sylvain, Marchand, Piché et combien d'autres, mais aussi et surtout des pièces très rares comme un vénérable exemplaire de l'histoire du Canada par Pierre Boucher lui-même.

Qui était Pierre Boucher ?

Pierre Boucher fut le premier Gouverneur des Trois-Rivières; à la demande de Colbert¹, il rédige, en vue d'attirer de nouveaux colons en ces terres de Nouvelle-France, une Histoire du Canada qu'il fera publier à Paris, dès 1664, "chez Florentin Lambert, rue Saint-Jacques, vis à vis Saint Yves, à l'image Saint Paul". Le titre de l'oeuvre: "Histoire véritable et naturelle des Moeurs et Productions du Pays de la Nouvelle France, Vulgairement dite Le Canada".

Pour écrire un tel livre, Pierre Boucher a derrière lui, une grande expérience de ces contrées récemment découvertes; arrivé au Canada dès 1635 à l'âge de 13 ans, très bientôt en Huronie il aidera les missionnaires; en 1644, il sera nommé interprète officiel au fort des Trois-Rivières et, par la suite, Gouverneur; de plus, "il a troqué la fourrure, il a combattu les Iroquois, il a travaillé la terre; ce fils de menuisier a été juge, seigneur (...), et il a eu beaucoup d'enfants..."²

Les historiens d'un livre

Ce livre de l'Histoire du Canada que Pierre Boucher fera publier en 1664, alors qu'il est Gou-

verneur des Trois-Rivières, n'est certes pas le premier écrit pour faire connaître à la France ce pays de Neuve France; il y a eu effectivement, "les récits de Lescarbot, les Voyages de Champlain, les lettres annuelles des Jésuites"³; mais il faut dire tout de même que le livre de Pierre Boucher est et restera le premier ouvrage canadien de cette facture et il est l'oeuvre d'un français devenu trifluvien.

L'historien Benjamin Sulte fut justement un des premiers à mettre en valeur l'oeuvre de Pierre Boucher; dans les Mémoires de la Société Royale du Canada (1896-97), Sulte publiera le texte de cette "Histoire véritable et naturelle... de la Nouvelle France" par Pierre Boucher, le tout précédé d'une savante introduction.

En 1964, la Société Historique de Boucherville fera rééditer cette "Histoire Véritable et Naturelle" avec la reproduction du texte original; une préface, un avant-propos et une longue introduction historique nous livrent suffisamment de coordonnées pour bien saisir le cadre et les visées précises de l'ouvrage de Pierre Boucher.

Plus tard, un historien trifluvien Raymond Douville, dans son *Pierre Boucher* (collection des petits classiques canadiens, chez Fides) devait commenter pertinemment ces évocations palpitantes d'intérêt du premier auteur trifluvien.

Quelques pages inoubliables

Pierre Boucher a lui-même donné les principaux caractères de son écriture: "(...) la simplicité de mon style, qui est sans artifice (...)"⁴; cependant, son témoignage demeure unique pour décrire les premiers temps de la Colonie.

A cet effet, nous aimerons citer quelques passages qui touchent plus particulièrement la région des Trois-Rivières et des environs. De ces

écrits, nous donnerons une traduction contemporaine; les photos ci-jointes livrent déjà le texte original.

"Les terres que l'on a commencé à désarter sont sablonneuses, mais qui ne laissent pas de produire à merveille, étant un sable gras au-dessus. On s'est bâti seulement du côté du Nord. / Il y a comme deux habitations séparées par une grosse rivière, on l'appelle les Trois-Rivières, à cause qu'étant entrecoupée par des Iles, elle fait comme trois rivières en ce lieu-là, qui vient de dedans les terres du côté du Nord."

Plus loin, on peut lire: "Depuis Québec jusques aux trois-Rivières du même côté du Sud, les terres sont assez belles, et il y a d'assez beaux bois; mais elles sont élevées jusques à six ou sept lieues au-dessous des trois-Rivières, où elles commencent à être basses, belles, unies: & cela continue jusques dans le pays des Iroquois."

Un témoignage unique

Grâce au Musée Pierre-Boucher qui offre actuellement au Séminaire St-Joseph de Trois-Rivières une exposition avant tout consacrée aux écrivains trifliviens, nous pouvons donc le voir le fameux exemplaire si bellement imprimé qui nous réfère au témoignage unique de Pierre Boucher.

Cette Histoire de Nouvelle France est précisément pour le patrimoine québécois une oeuvre fort importante; dans le monde entier, il n'en resterait tout au plus qu'une vingtaine d'exemplaires de l'édition originale et ils sont aujourd'hui d'un prix inestimable.

Ce spécimen qui fait vraiment le clou de l'exposition "L'Histoire d'un livre", provient de la Bibliothèque Nationale de Québec; nous devons féliciter avant tout Jean Panneton, coordonnateur de l'exposition, d'avoir pu dénicher ce trésor!

C'est avec émotion que nous pouvons dès lors nous pencher sur cet ouvrage ancien; pages jaunissantes comme il se doit, impression parfois inégale des caractères de bois...

Sans doute, quelques-uns de nos ancêtres, après avoir été indirectement influencés par ce document de Pierre Boucher, ont-ils décidé de franchir l'Atlantique et d'aborder en cette Nouvelle France; Boucher ne dit-il pas: "J'ai pensé que j'obligerais beaucoup de monde, de ceux qui auraient quelques desseins d'y venir, ou d'y faire venir quelques uns de leurs alliés, de leur pouvoir faire connaître le pays avant que d'y venir"⁵.

1. Douville, R.: *Pierre Boucher*, Textes choisis et présentés. Coll. Classiques Canadiens, Ed. Fides, Mtl, 1970, 96 p. Pp. (7)-8.

2. Trudel, M.: *Préface. Histoire Véritable et Naturelle... de Pierre Boucher*. Ed. Soc. Hist. de Boucherville, 1964, 416 p. P. (X).

3. Ibid., p. (X).

4. *Boucher, P.*, cité in A. Tessier, *Introl. historique. Histoire Véritable et Naturelle... de Pierre Boucher*, p. (XXXVII).

5. Ibid., p. (XXXVIII).

Dans les 7 jours

par Marcel Nadeau

L'Oeuvre de Claude Gauvreau

Les Editions Parti Pris de Montréal viennent d'éditer les oeuvres complètes du poète et dramaturge Claude Gauvreau. Le volume de 1504 pages s'intitule: "Gauvreau: Oeuvres créatrices complètes", et restera un témoignage de cette écriture relevant de l'étrange et de l'abscons; ce lyrisme prolifique, par ailleurs, ne sera pas sans donner à Gauvreau l'auréole d'un nouveau Prince des Poètes.

Le lancement avait lieu le 20 juin dernier, Place Desjardins, Montréal, à l'occasion de la reprise du Solstice de la Poésie Québécoise dans le cadre de la grande semaine du Patrimoine. Le ministre Gérard Godin présidait la cérémonie; parmi les nombreux invités, nous pouvions rencontrer Gaston Miron, Alphonse Piché, Paul-Marie Lapointe, Roland Giguère, Gilles Hénault, Paul Chamberland, et combien d'autres, tous poètes des éditions Parti Pris ou de l'Hexagone.

Les fêtes de la St-Jean

Cette année, la Saint-Jean revêtait un caractère plus spécial que par les autres années; elle devenait effectivement par décret, fête nationale des Québécois.

Sommet de la semaine du Patrimoine dont le thème était "J'ai la mémoire en fête" ces fêtes de la Saint-Jean auront permis aux Québécois de "se fêter" pour une 143e fois! Une date mémorable: la première St-Jean au Québec eut lieu en 1834.

"Se fêter", qu'est-ce à dire? Les feux de joie, les danses populaires, mais surtout les chansons où l'on ne parle plus que d'amour, d'espoir et de conquête pour célébrer les beautés d'un pays et dire qu'il est bien à nous ce pays, Félix Leclerc nous a donné à nouveau cette parole: "Les fruits sont mûrs dans les vergers".

A la mémoire d'une grande Dame

Le 25 juin dernier, à l'âge de 88 ans, est décédée Lady Baden-Powell. Tout comme son mari Lord Baden-Powell, fondateur du scoutisme, Lady Powell se dédia entièrement à la cause de la jeunesse.

A titre de Chef guide du monde, cette grande dame a vi-

sité inlassablement les Guides des cinq continents; partout, elle a parlé de paix, d'espérance et d'amitié. Son plus grand rêve: que dans la joie et le service des autres la jeunesse puisse développer chacune de ses potentialités.

Hommage au R. P. Guillaume Lavallée

Le 29 juin, dans l'après-midi, un groupe d'amis choisis se pressait dans la chapelle conventuelle des Franciscains pour assister à une messe dite par le Révérend Père Guillaume Lavallée et célébrer ainsi le jubilé d'or de sa vie sacerdotale.

Homme de prière, mais aussi homme d'action, le Père Guillaume Lavallée s'est toujours montré d'un grand dévouement; prédicateur, aumônier de diverses associations, éducateur, écrivain et conférencier; il aura même été à l'origine des Rendez-vous Culturels de notre région; enfin, le Cercle Gabriel-Marcel est heureux de le compter parmi ses membres fondateurs.

Collaborateur de notre journal, auteur de "Citations de choix", fin conteur, critique pénétrant des oeuvres les plus diverses, Guillaume Lavallée a été chez nous depuis trois décennies de toutes les manifestations intellectuelles. Il est également apprécié comme conférencier.

A l'occasion de ce jubilé d'or de vie sacerdotale, nous offrons donc au Père Lavallée nos meilleurs souhaits et hommages!

Cinéma Lumière

Les 15 et 16 juillet (19.15 hres), "A film about Jimi Hendrix", chanteur et guitariste illustre, hélas décédé à la suite d'une "overdose" d'héroïne.

La drogue ne lui aura pas pardonné ses abus et ses lourds emprunts.

"En 2000... il conviendra de bien faire l'amour" (21-23 juillet, 19 hres), que nous réserve ce film de Festa Campanile? L'auteur de dire: "Je pense que l'homme moderne est très conditionné par la vie sexuelle, et ce d'autant plus qu'il est socialement frustré..." Une explication à retenir sur le comportement de l'homme à notre époque.

Les 29-30 juillet (21.30 hres), "Thé concert for Bangladesh". Selon Saul Swimmer, il s'agit des "plus grands noms de la musique moderne, qui interprètent avec le meilleur d'eux-mêmes leurs plus grandes chansons et compositions".

Petit Lexique

Chômeur, état de celui qui a perdu son emploi et qui n'en peut trouver un autre. Aussi, nouvelle profession qui est pratiquée de père en fils dans certaines familles.

—x—

Politique: Occupation dont tous se défendent mais qui concerne chacun de nous au moins à titre de spectateur.

—x—

Progrès: Mot magique par lequel des faiseurs proposent beaucoup de choses anciennes tout en prétendant qu'elles sont arrivées avec la dernière pluie. Dans maints cas, art de faire croire qu'on a avancé quand, en fait, on a reculé.

—x—

Avortement: Le plus sûr moyen de noyer la relève humaine et de nier les Droits de l'homme, notamment celui de voir le jour après les neuf mois requis. Aussi, crime contre la personne.

—x—

Féminisme: Un moyen détourné pour la femme d'assumer les emplois masculins, de dominer l'homme, tout en lui faisant croire que c'est l'égalité seule qui est recherchée.

—x—

Emprunt: Manière de combler les fonds publics quand les impôts ne suffisent pas. Un art de vivre pour les gouvernements et un péché pour le simple citoyen.

—x—

Fête nationale: Pour plusieurs, une occasion de se gargariser de grands mots ronflants sans changer quoi que ce soit à son comportement intérieur.

—x—

Amis: Mot qui ne s'emploie qu'au singulier mais qu'on persiste à rendre pluriel sous le coup de l'illusion.

—x—

Amitié: Art qui consiste à utiliser les autres en leur faisant croire que c'est dans leur intérêt.

—x—

Argent: Vil métal que chacun vous demande même si vous n'en avez pas.

—x—

Inflation: Mot commode pour excuser toute hausse induite des profits.

—x—

Crise: Bouleversement autrefois passager devenu permanent dans presque tous les domaines.

—x—

Tourisme: Le seule moyen de dépenser joyeusement son argent.

—x—

Mémoires: Ecrits qui aident à passer les temps durs en évoquant des temps moins pénibles pour l'auteur. Aussi, écrits où la mémoire fait souvent défaut.

—x—

Coeur: Ce qu'il faut ouvrir autant que l'esprit.

—x—

Maurice Huot

Plantes du sol trifluvien

XVIII

LE GRAND TREMBLE

Le Grand Tremble (ou plus scientifiquement le **Peuplier à grandes dents**) est un arbre qui nous fournit un spectacle singulier lors de la feuillaison, dans la seconde moitié de mai. Des bourgeons mats ou légèrement duveteux sortent des feuilles blanc verdâtre à l'aspect feutré. Ces arbres argentés ont un aspect unique dans nos forêts; ils ressortent sur le fond vert tendre que forment alors les jeunes feuilles des érables et des bouleaux déjà épanouis à ce moment. Les chatons longs et pendants étaient déjà apparus vers la mi-avril et les innombrables graines portant une touffe soyeuse connue de tout le monde étaient déjà dispersées.

LE TREMBLE

Le Grand Tremble est voisin du **Peuplier faux-tremble** mieux connu sous le nom de **Tremble** (il est bon de savoir que le véritable **Tremble**, **Populus Tremula** est une essence d'Europe, d'ailleurs très semblable à la nôtre). On distingue ces deux espèces de peupliers par divers caractères: les feuilles du **Tremble** sont vertes dès leur sortie du bourgeon, qui est luisant; le rameau du **Tremble** est mince et lustré alors que celui du **Grand Tremble** possède un diamètre plus grand et est duveteux lors de l'apparition des feuilles. L'écorce du **Grand Tremble** est marquée de petits losanges beiges; celle du **Tremble** est sillonnée horizontalement.

LA TREMBLAIE

Nos deux trembles font bon ménage sous notre latitude; ils se partagent la conquête des bois détruits par l'incendie ou la coupe à blanc. La plupart de nos Erablières et de nos Bétulaies jaunes (groupements à Bouleau jaune) ont passé par un stade où les trembles ont d'abord dominé.

Grâce à la protection contre le vent et contre un éclairage trop direct, les jeunes pousses d'Erable à sucre, de Hêtre, de Bouleau, de Sapin et de Pruche peuvent s'établir et croître; d'autre part les trembles vieillissent et disparaissent du paysage végétal.

Sur les coteaux et de façon générale dans le sud du Québec la Tremblaie est très répandue; les terrains secs ou modérément humides sont ceux qui lui conviennent le mieux. On voit à Trois-Rivières des tremblaies qui évolueront vers des érablières à hêtre, des érablières à bouleau jaune et des érablières à pruche et pin. Les trembles sont souvent accompagnés dans leur oeuvre de pionniers végétaux du Bouleau à papier, du Pin gris ou du Cerisier de Pennsylvanie (ou petit merisier). Les plantes de leur parterre aiment à la fois l'acidité et un éclairage tamisé comme le Coudrier, la Dièrevillée, l'Aralie à tige nue ainsi que plusieurs autres espèces décrites dans cette série d'articles; leur appartenance à ce groupement végétal est mentionné.

LES AMELANCHIERS

Une autre espèce ligneuse produit des jeunes feuilles argentées, quoique de façon moins spectaculaire; il s'agit de l'**Amélanquier arborescent**, joli petit arbre à feuilles finement dentées. Sa rainure abondante, la régularité du contour de ses feuilles ainsi que la beauté spectaculaire et hélas trop brève de sa floraison en font une essence estimable dans les plantations. De plus cet amélanquier se contente des sols maigres de nos coteaux.

Ses fleurs blanches à cinq pétales longs et étroits sont jolies; il est inutile de vouloir les conserver, même la tige dans l'eau, plus que quelques heures car les pétales se recroquevillent. On a remarqué la présence de l'**Amélanquier glabre**, en tous points semblable au précédent sauf que ses jeunes feuilles sont glabres et rouges. Les fruits des deux espèces, nommés amélanches en Europe et petites poires ici peuvent faire des gelées. Leur culture a déjà été prônée.

René Verrette

* * *

Dans l'article précédent (XVII, La Fougère des Aigles), une erreur s'est malheureusement glissée. L'avant-dernière ligne du dernier paragraphe consacré à la Fougère des Aigles devrait se lire comme suit: rouille qui se marie avec les **ors des Verges d'Or** et le bleu etc. . .

R. V.

RENÉ DE COTRET, ST-ARNAUD & CIE

Comptables Agréés

André Saint-Arnaud, C.A.
Jeanne Frigon, C.A.
Roger Letendre, C.A.

1300 Notre-Dame
Case postale 1464
Tél.: 379-1831

pour le bien public

Pelléas et Mélisande

La télévision d'état nous présentait, l'autre dimanche, une adaptation de *Pelléas et Mélisande*, d'après le chef-d'œuvre de Maurice Maeterlinck (1862-1949), célèbre écrivain flamand. La RTB (radio-télévision-belge) avait réuni plusieurs comédiens réputés, dont Philippe Morand que les cinéphiles connaissent sûrement.

Pelléas et Mélisande, c'est "la mort qui frappe une jeune fille vouée au malheur et se sentant exposée à son destin terrible".¹ Cet amour tragique absolu, que transcende la mort des deux amants, se situe dans la foulée des grands drames universels et intemporels que sont *Tristan et Iseut*, *Roméo et Juliette*.

L'action se déroule lentement, mystérieusement. L'adaptation télévisée a mis en valeur le symbolisme profond qui caractérise tout l'œuvre de Maeterlinck; que l'on songe à la scène de la grotte, où Goland entraîne Pelléas. Celui-ci, effrayé par la vision des trois vieillards, par deux fois est pris de vertige devant le gouffre et Goland le retient. D'autre part la scène entre Goland et son jeune fils Yniold est pleine de familiarité et d'humanité, malgré l'enjeu suprême qui est en cause: Mélisande, amoureuse de Goland ou de Pelléas? Ce dialogue, dans lequel le père mélange douceur et violence physique, n'est pas sans rappeler le dialogue Argan — Louison dans *Le Malade imaginaire*. Malgré le fossé qui les sépare (tragédie — comédie), Maeterlinck, comme Molière, a su monter l'habileté et l'égo-

trisme naturel des enfants. La longue chevelure blonde de Mélisande et l'anneau échappé dans la fontaine ajoutent au caractère légendaire, quasi mythique, de cette œuvre, insérée dans un Moyen-âge féérique.

Comment ne pas apprécier l'agencement habile de la trame musicale? En 1898, six ans après la parution de *Pelléas et Mélisande*, Gabriel Fauré (1845-1924) compose une suite pour orchestre portant le même titre et en 1902 Debussy crée son principal opéra à partir du même sujet.

Les deux partitions sont utilisées tout le long du drame. L'admirable sicilienne de Fauré, toute en douceur, dans un halo de mystère et dans la transparence de la pureté, accompagne les scènes d'amour, dialogues passionnés où l'intensité de l'œuvre atteint son maximum. Dans la forêt centenaire qui étouffe de son ombre perpétuelle Mélisande, et sur la plage, où se traînent des paysans faméliques, la musique de Debussy s'insère tout naturellement.

Il faut rendre hommage à Radio-Canada de diffuser des œuvres aussi importantes dans une présentation susceptible de plaire à un très vaste public.

RENE VERRETTE

1. Majault J.; Nivat, J.-M.; Geronimi, C.; Wintzen, R.: *Littérature de notre temps*; Casterman, Tournai, 4e édition, 1966.

Propos du jour

A CONTRE COURANT

Un hasard me fait lire ce livre étonnant de Gaston Bardet: "Demain, c'est l'an 2,000!", "livre révolutionnaire", écrit son préfacier, Gabriel Marcel, "au plus beau et au plus vrai sens du mot".

L'homme n'accomplit plus la Création, il la détruit. De jardinier du monde, il s'est changé en pirate. "Son exploitation à blanc du sol, son gaspillage de ressources minérales, son esclavage des animaux et de ses semblables, sa peur des contacts et sa production d'ondes nocives de toutes sortes, la pollution de sa propre atmosphère et de ses propres eaux, sa falsification de ses propres aliments semblent conduire au retour à la terre informe et vide".

L'homme a abusé de la terre; la terre s'en va en poussière, c'est l'érosion, pire que la guerre et qui y mène d'ailleurs tout droit. "Il n'y aura bientôt plus à compter sur les exportations des Etats-Unis et du Canada, en raison des pertes colossales de terres cultivables qui les amputent chaque année".

Du fait de l'érosion, suite de déboisements brutaux, les U. S. A. perdent annuellement trois milliards de tonnes de terre cultivable. "En année normale, l'érosion enlève au sol vingt fois plus de substances nourricières que n'en représente la totalité des produits agricoles vendus à l'exportation!"

Ce livre lucide et bouillonnant du grand urbaniste français nous conduit sur un sommet d'où se déploient les mille formes de la dés-humanisation du monde. Elles vont des méthodes de culture qui assassinent la terre à la ponte forcée des poules, de la chirurgie jusqu'à ce monstre qui se nomme une horloge-pointeuse.

Gaston Bardet a écrit là un livre dont chacun doit tirer profit, car chacun doit et peut dans sa maison, sa famille, ses affaires, prendre part à cette œuvre de ré-humanisation à laquelle "il faudra bien que bon gré mal gré l'homme se soumette, s'il ne veut pas périr dans la pire objection que le monde ait connue".

Frère JACQUES

Réfléchissez bien avant d'agir

En décidant d'acheter une maison neuve, la plupart des familles s'engagent dans le plus gros investissement de leur vie. C'est pourquoi il vaut la peine de bien y réfléchir et de bien en penser tous les éléments, afin que l'aventure ne tourne pas au fiasco.

Un des aspects les plus importants à analyser est celui du financement. Non seulement le versement initial devra-t-il être à la mesure de vos moyens, mais surtout vos mensualités hypothécaires et autres dépenses courantes (chauffage, électricité, entretien) devront-elles être bien en deçà du montant que vous pouvez affecter à l'achat de la maison.

Une analyse sérieuse de vos possibilités financières par rapport à l'achat d'une maison contribuera grandement à votre bonheur, une fois en possession de votre nouvelle demeure.

Couleur du temps

Le bonheur gratuit

En cette fin de semaine de la Saint-Jean, la vie est belle malgré le temps maussade. Je partage avec la foule les joies de la fête nationale. J'ai mis moralement une fleur à ma boutonnière. Je me laisse aller à la joie collective, une joie pleine d'espérance pour un avenir incertain mais si rempli de promesses qu'il tient à nous d'abord de réaliser.

La fête nationale me remplit d'indulgence et de tendresse c'est une sorte de Noël sans la neige. . .

Je me sens une âme claire comme la sincérité, une âme aimante. Je savoure ce bien-être fugitif qu'on perçoit à certains moments de la vie. Pour rien et pour tout.

J'apprécie l'oubli momentané de la dure réalité. Cela est difficile à préciser, mais demande-t-on des explications au bonheur même incomplet, même limité? A mon balcon, le fleurdélisé se balance doucement dans le vent. Ce n'est pas un drapeau commercial, mon épouse l'a fait de ses mains en batik avec amour, sur ma demande. Il est beau, la beauté est simple et aimable. L'été aussi est beau même si parfois le ciel pleure car il fait chaud et la brise qui descend du Mont-Royal charrie des parfums enivrants.

A travers la ville des gens ont chanté, dansé hier. Ils se sont laissés aller aux émotions. Ils ont fraternisé. N'est-ce pas merveilleux de pouvoir se serrer les coudes comme peuple, d'oublier les différences pour ne monter en épingle que le fond commun, que les ressemblances? L'identité retrouvée.

Cette gratuité de la joie, cet abandon au sein de la fête, quoi de meilleur pour rapprocher les cœurs et les esprits.

C'est aujourd'hui que je constate que rien ne se perd et que tout est dans la façon de conserver ce qui est valable du passé, tout en progressant.

Mais la sérénité que je ressens n'est pas la méconnaissance des ennuis de ce monde. Elle n'est pas refus de partager les peines autant que les joies.

Je ne cherche pas une paix égoïste qui ne pourrait déboucher que sur la frustration. Il faut que les cœurs battent à l'unisson même au sein des bonheurs individuels.

MAURICE HUOT

UNE FIRME TYPIQUEMENT DE CHEZ NOUS

Une firme bien de chez nous, Rousseau & Frère, vient de fêter allègrement son cinquantième anniversaire de fondation. Son président fondateur Arthur Rousseau garde encore un air de jeunesse après ce demi siècle d'activité. Ces jours derniers, avec celle qui est devenue sa deuxième épouse après avoir été pour lui une collaboratrice dévouée, il présidait l'événement salué par plus de 250 participants. La grande famille de la maison Rousseau était là au grand complet.

Au cours d'un dîner ponctué de discours, on a évoqué les modestes débuts de l'entreprise dans des locaux qu'elle transformait, rue des Forges.

Sous l'impulsion dynamique d'Arthur et d'Anaïs Rousseau et plus tard, de leurs fils, la firme se développa et construisit le vas-

te immeuble qu'elle occupe présentement à l'angle des rues Royale et des Volontaires. Et Arthur Rousseau devint maire, et un maire d'une rare efficacité administrative, pendant que son épouse se faisait connaître dans les sphères de l'éducation, comme inspiratrice et animatrice de maints projets d'envergure sur les plans de la musique et des arts en général.

Les années ont passé et les affaires ont évolué au rythme du progrès qu'affiche notre ville toujours orientée vers de nouvelles réalisations.

Après cinquante ans d'existence, la firme Rousseau & Frère jouit d'un crédit spécial auprès de la population trifluvienne. On n'oublie pas ses services rendus à la communauté, non plus que ses multiples participations sur le plan civique.

C. M.

Vacances annuelles

Les bureaux et ateliers du Bien Public seront fermés du 16 juillet au 1er août pour les vacances annuelles.

NOUVELLE INÉDITE PAR NEGOVAN RAJIC

TERRE D'AUCUN HOMME

No man's land, terre d'aucun homme, zone comprise entre les premières lignes de deux armées ennemies. D'après le dictionnaire. . .

Ce fut la guerre, la guerre qui durait déjà depuis trop longtemps. Les hommes ne se rappelaient plus la paix et ils n'espéraient plus voir la fin de la guerre. Comble de l'absurde, ils ne se souvenaient plus pourquoi la guerre avait commencé, mais consciencieusement ils continuaient de la faire. Les officiers croyaient fermement que les soldats, qui se battaient avec un tel courage, savaient pourquoi ils se battaient, tandis que les soldats étaient persuadés que les officiers qui donnaient des ordres avec tant de conviction, connaissaient les buts de la guerre. Ainsi la guerre continuait.

C'était une guerre de positions. Ainsi l'appelaient les généraux qui, sur les grandes cartes d'état-major, déplaçaient les petits drapeaux. Pendant ce temps, les boîtes des soldats pétrissaient la boue des tranchées. Certains jours le soleil brillait et partout on sentait l'odeur nauséabonde de l'urine et du sang.

Ceux qui participaient à la guerre se partageaient en amis et ennemis. Ceux qui étaient dans la même tranchée s'appelaient entre eux des amis, mais ensemble ils considéraient ceux qui étaient dans la tranchée d'en face comme des ennemis. Ceux dans les tranchées d'en face pensaient exactement la même chose. Il arrivait pourtant que les amis et les ennemis se rencontraient dans la même tranchée et alors il était difficile de les distinguer, surtout, s'il faisait nuit.

La terre entre les tranchées s'appelait : "Le no man's land", ce qui voulait dire : "La terre d'aucun homme" et en vérité ni les amis, ni les ennemis n'aimaient s'aventurer dans cette terre et ni les uns, ni les autres n'aimaient que les autres y aillent. Quelque soit la saison, cette terre était labourée par de gros et de petits obus. Les gros obus creusaient de gros entonnoirs et les petits obus creusaient de petits entonnoirs. Les uns et les autres blessaient les arbres, mais ceci n'avait plus d'importance puisque les arbres étaient morts depuis longtemps. Pour ceux qui étaient tués sur cette terre, on disait qu'ils étaient tombés au champ d'honneur. On oubliait de dire qu'ils ne pourraient plus se relever et que ce champ était en friche. A part ça, la guerre était assez monotone.

* * *

Le cas de Pierre R. s'est produit, en quelque sorte, justement dans cette terre d'aucun homme. Pierre R. était un homme ordinaire. Avant la guerre, il voulait devenir instituteur et il fréquentait l'école normale. Il vivait avec sa mère et son frère, apprenti chaudronnier. Son père était mort alors qu'il était tout bambin. Mobilisé dès le début des hostilités, sa vie ne se distinguait pas de la vie de millions d'autres hommes jusqu'à ce jour mémorable, dont il est question ici. Or ce jour là, un nouveau Pierre R. naquit dans cet homme ordinaire, et une vie nouvelle commença comme si la mort était devenue un événement sans importance, mais aucun homme ne se rendit compte de la naissance d'un nouveau Pierre R.

Tout s'est passé à l'aube d'un jour d'octobre. La nuit était d'abord froide et dans cette terre qui n'était ni aux amis, ni aux ennemis, Pierre R. était la sentinelle avancée d'une armée engourdie dans les tranchées, aspirant à la chaleur et au sommeil. Une faible lumière apparut à l'horizon et les longs nuages se croisèrent

avec les lointains peupliers comme les bateaux d'une immense prison, dont les amis et les ennemis étaient des otages. Dans la guerre d'aucun homme, les arbres mutilés imploraient la grâce. Usés par la veille, les yeux de Pierre R. guettaient un signe de vie dans cette terre de la mort, quand soudainement, dans un éclair du temps qui se grise, il vit, dans la lueur du jour naissant, un homme qui marchait lentement et faisait de larges gestes comme s'il était en train de jeter la semence dans ce champ labouré par les obus. Aussi insolite que cela puisse paraître, Pierre R. ne pouvait en douter, il y avait là, entre les tranchées, un homme, peut-être un soldat devenu subitement fou, qui jetait la semence et préparait les moissons imaginaires. Pendant quelques secondes, sa silhouette se découpait contre le ciel puis elle se confondit avec la forêt des arbres morts debout. D'une voix étouffée, Pierre R. appela le sous-officier de garde somnolant dans le boyau de la sentinelle avancée. Le sous-officier scruta longtemps l'obscurité mourante, mais il ne vit rien. Toutefois, sachant que la guerre était sans merci et l'ennemi capable de toutes les ruses, il alla prévenir le lieutenant. Réveillé dans la fraîcheur d'un jour naissant, le lieutenant, un homme au visage sec, était de fort mauvaise humeur. Avec ses jumelles il fouilla méthodiquement chaque pied de cette maudite terre puis dit, en remettant ses jumelles dans l'étui : "Que le diable m'emporte si j'y vois un semeur". Le lieutenant était un homme de ce monde et on devait lui faire confiance.

Le lieutenant donna l'ordre de remplacer aussitôt Pierre R. par une nouvelle sentinelle. Plus tard, lorsque le jour s'était déjà levé, le lieutenant et le capitaine parlèrent longtemps à voix basse devant le poste de commandement. Dans la froide matinée d'octobre, leur haleine se confondait avec la fumée du tabac gris. Une ou deux fois le regard perçant du capitaine se fixa sur Pierre R. Avec d'autres soldats, Pierre R. était en train de vider sa gamelle, debout dans la tranchée. Dans l'après-midi, quand le soleil était déjà à son couchant, l'infirmier de la compagnie convoya Pierre R. à l'hôpital de campagne, loin derrière la ligne du front. Là, dans une grande salle aux murs blanchis à la chaux, étaient alignées deux rangées de lits. Un de ces lits attendait Pierre R. Oubliée, entre deux fenêtres, pendait la photo du chef d'état qui avait commencé la guerre. Autrefois, dans cette même salle, les voix d'enfants annonçaient les lettres de l'alphabet. Ainsi se termina le plus étrange jour de la vie de Pierre R.

Le lendemain matin, un homme en blouse blanche, interrogea longuement Pierre R. sur des choses qui n'avaient rien à voir avec l'événement de la veille. A la fin, il lui demanda de répéter ce qu'il avait vu dans cette terre qui sépare les amis et les ennemis. Encore une fois Pierre R. raconta son incroyable histoire du semeur aperçu à l'aube. L'homme en blouse blanche hochait la tête comme s'il l'approuvait et grignotait le bout de sa cigarette comme s'il était pressé d'entendre la fin de cette histoire saugrenue. Enfin il dit : "Donc tu as vu un homme semer entre les tranchées?" Oui, je l'ai vu, répondit Pierre R. et à cet instant la guerre était bien terminée pour lui.

A partir de ce jour, le temps se mit à couler de plus en plus lentement pour Pierre R. On l'envoyait d'un hôpital à

l'autre, toujours plus loin du front. Les hommes en blouse blanche l'examinaient, l'observaient, prenaient des notes, l'oubliaient, puis brusquement revenaient vers lui dans un étrange ballet autour d'un insecte rarissime. Et pourtant Pierre R. n'était pas vraiment malheureux. Juste une ombre de tristesse glissait de temps en temps dans son regard. Quelquefois, quand le visage doux et jeune d'une infirmière se penchait sur lui, il savait que le bonheur existait, même si lui, Pierre R. ne devait jamais le toucher. Enfin vint le jour où Pierre R. fut amené dans une grande bâtisse jaune entourée d'un vaste parc. Les pensionnaires de la grande bâtisse se promenaient dans les allées du parc ou dans les longs couloirs blancs, pendant les pluies d'automne. D'autres ne sortaient jamais de leur chambre. Ainsi Pierre R. pénétra dans le monde du temps figé.

Mais pendant que se poursuivait l'étrange cheminement de Pierre R. vers la maison du temps figé, la guerre s'était enfin terminée. Naturellement les amis sortirent victorieux de la guerre et de ce fait même d'autres amis furent vaincus. Ceux qui étaient tombés au champ d'honneur, et quel que ce soit leur camp, ne se réjouirent pas de la victoire et ne s'affligèrent point de la défaite; ils restèrent fraternellement unis dans leur silence. Les mutilés reçurent à peu près le même pécule et les survivants furent remerciés par des discours vibrants. Ce fut en somme une assez piètre victoire. Nul ne sut si Pierre R. avait appartenu au camp des vainqueurs ou au camp des vaincus, mais ceci était sans importance puisque aussi bien les vainqueurs que les vaincus oublièrent Pierre R. La première année de son séjour dans la grande bâtisse jaune, sa mère et son frère lui rendirent plusieurs fois visite, puis sa mère mourut et son frère se maria et cessa de venir.

Vivant dans ce monde qui n'est ni tout à fait celui des vivants ni tout à fait celui des morts, Pierre R. sut garder en lui une toute petite flamme de la joie, vacillante certes, mais se perpétuant néanmoins. Il était devenu menuisier de la grande bâtisse et il veillait à l'entretien des innombrables portes, fenêtres et meubles. Une fois il construisit même la bibliothèque du directeur qui le félicita personnellement. Il aimait donner au bois des formes nouvelles comme il aimait l'odeur des copeaux qui étaient un peu celle des forêts. Ainsi vivait Pierre R. dans la grande bâtisse jaune.

Les années passaient lentement, mais inexorablement, comme ces chariots qui le jour du marché longeaient le mur de l'établissement. Certains soirs d'été Pierre R. restait longtemps assis sur le banc du parc à regarder les petits nuages, qui tel un troupeau de moutons célestes, survolaient le cimetière du village puis disparaissaient derrière la sombre forêt de sapins. D'où viennent ces nuages et où vont-ils, songeait Pierre R. Dans la douceur d'un soir d'été, les pensées naissaient au hasard, s'ordonnaient tant bien que mal, puis se dispersaient de nouveau, comme ces lambeaux de brouillard dans la montagne, qui sans cesse se font et défont. Durant ces soirées, Pierre R. croyait que même les nuages ont une âme. Quand la nuit se faisait déjà plus sombre, Pierre R. rentrait dans sa chambre aux murs nus. Ainsi vivait Pierre R. hors du temps.

* * *

Le dernier événement, dans la vie de Pierre R., se produisit quelques années avant sa mort. Evidemment c'est à peine si on peut parler à ce propos d'un événement. Il aurait fait sourire les hom-

mes assoiffés de voyages, d'affaires, de promotions, de rencontres, bref ceux qui dans les changements extérieurs voient la seule preuve de leur existence. Pierre R. était de cette race d'hommes qui portent en eux-mêmes leur événement. Là où les autres ne voient qu'un temps figé, qu'une suite monotone de jours qui s'égrènent, les instants privilégiés peuvent jaloner les heures d'une vie. Il arrivait ainsi qu'une interminable après-midi de pluie noyait la grande bâtisse jaune et toute la nature. Les hommes devenaient moroses et seul dans son atelier Pierre R. se réjouissait; il s'arrêtait de scier et de raboter pour s'approcher des fenêtres et regarder les grosses gouttes glisser hésitantes le long des vitres, l'image du parc avec ses arbres et ses allées devenir floue et ondoyante, perpétuellement recrée par un peintre invisible, comme si une beauté nouvelle revêtait les choses fort anciennes, car la beauté des choses est en nous et c'est notre vie qui charrie notre en-nui.

Voilà quel fut le dernier événement dans la vie de Pierre R. Par ordre de l'intendant de la grande bâtisse jaune, les vieilles revues, que les organisations charitables envoyaient aux pensionnaires, devaient, lorsque plus personne n'en voulait, être déposées dans l'atelier de menuiserie. On les brûlait ensuite avec les copeaux. Depuis des années Pierre R. avait pris l'habitude de les regarder le matin, avant qu'on les jette au feu. Avant de commencer sa journée de travail il s'accordait quelques instants de rêverie. Accouché sur son établi, mâchant son pain et buvant son lait, il feuilletait distraitement les pages défraîchies. Certaines de ces revues dataient de plusieurs années et les nouvelles qu'elles apportaient étaient comme le lointain reflet d'un monde qui avait existé tout comme les éclats des étoiles, mortes depuis des millions d'années, témoignent encore de l'existence des constellations disparues. Il arriva donc un matin qu'en feuilletant les vieilles revues son regard se fixa soudain sur une photographie jaunie, comme à l'aube de ce jour, déjà si lointain, il avait vu, entre les tranchées, un homme marcher et faire de larges gestes de semeur.

La photographie représentait un champ de blé. A la lisière du champ se dressait une rangée de peupliers. Un vent invisible faisait ondoyer les tiges. Au-dessous un titre presque banal et mièvre : Bien-tôt première moisson sur un ancien champ de bataille. Pierre R. ressentit une immense joie. Il lui sembla reconnaître dans ce champ de blé cette même terre qui jadis était hérissée d'arbres implorant la grâce. Ce qui autrefois était la désolation et la mort semblait maintenant un chant à la gloire du soleil et de la vie. Mais avec la joie naissait déjà dans le fond de son être une légère tristesse puisqu'il savait que le moment n'était pas encore venu où les hommes finiraient par croire que c'est sur cette même terre qu'il a vu autrefois un homme jeter la semence. Il savait, qu'avec leur implacable logique, les hommes lui prouveraient l'absurdité de ses visions, l'incohérence de ses propos, sa folie même. Ce fut la raison pour laquelle il garda le secret de la vieille photographie, épinglée au mur de l'atelier, trésor dérisoire, preuve irréfutable de la déraison des hommes de ce monde. Pourtant, à partir de ce jour, la flamme de sa joie cessa de vaciller, une force tranquille naquit en lui et fit qu'on pouvait lire, désormais, sur son visage comme une folle assurance. Quelques-uns la prirent pour le signe de sa démence.

(suite à la page 5)

en quelques mots

par
Maurice Huot

Les 10 ans de Terre des Hommes

Les Trifluviens ainsi que tous les autres Québécois qui s'arrêteront cette année à *Terre des Hommes* à Montréal à l'occasion du dixième anniversaire de cette exposition universelle, doublée d'un vaste parc d'amusements, sont assurés de très agréables moments.

Ces quelques lignes peuvent avoir l'air de la propagande, mais je le dis comme je le pense et vois dès les premiers jours de l'ouverture de la saison 1977.

Je n'ai rien à voir de près ou de loin avec *Terre des Hommes*, ni officiellement ni officieusement. Je parle en simple visiteur et puis dire que ce site est demeuré un des plus attrayants pour les touristes étrangers, ou Québécois.

La nature y est belle avec ses arbres, ses fleurs, ses vasques et fontaines. La musique y est abondante, les pavillons offrent des exhibits des plus variés, les restaurants sont bien tenus et il y a nombre d'endroits où pique-niquer à même ses propres ressources.

A *Terre des Hommes* jeunes et vieux trouvent de quoi s'intéresser ou simplement flâner en regardant défiler la foule bigarrée, ce qui constitue une des attractions de cette exposition où on fraternise avec plus d'aisance qu'ailleurs.

La réputation de *Terre des Hommes* solidement établie pour sa propre réputation reste intacte. Les pavillons ont été repeints et rafraîchis, on ne voit aucun rebut ou papier traîner dans les allées ou bosquets ce qui a contribué à attirer à ce site la louange des touristes américains à chaque année. Bref on peut passer une journée entière à *Terre des Hommes* et même plusieurs jours, en s'y plaisant énormément.

Beaucoup de choses y sont gratuites dont l'entrée. La visite des pavillons est à prix minimal. Selon des rumeurs récentes il se pourrait que ce soit la dernière année de cette exposition sous sa forme actuelle, autant alors en profiter au cas où ce rêve s'évanouirait. Il faudrait évidemment que *Terre des Hommes* continue à constituer une des plus solides attractions du grand Montréal, même s'il faut y consacrer des sous en la considérant comme un service à la population.

Le maire Jean Drapeau a été le père de *Terre des Hommes* et il convient de le féliciter de sa ténacité à maintenir ce site éducatif et récréatif dont le sort fut maintes fois mis en péril.

Fête nationale des Québécois

Précédant celles du Canada, les célébrations de la Saint-Jean depuis longtemps sont terminées. Elles auront servi à faire davantage prendre conscience de l'entité de notre nation, même si certains n'y ont vu qu'une bonne occasion de faire des libations, tandis que d'autres la main sur le cœur ont rendu hommage aux Québécois de façon intéressée et superficielle, par simple opportunisme.

Et maintenant, il faut se remettre à la besogne, car il y a énormément de besogne à abattre pour unir les francophones québécois en un peuple distinct au sein des divers groupes et nations. Il y a une économie à soigner, il y a une langue à préserver et une spiritualité à ranimer. Disons-le sans ambages, le Canadien français devra dans la ligne de son ascendance demeurer un croyant et un parlant français, soit les deux assises fondamentales du peuple. Ces deux idéaux ne peuvent constituer un obstacle à la réussite purement matérielle mais au contraire un stimulant à bien faire dans la justice et le respect des autres.

Le Canadien français ne devrait pas avoir peur de la lutte. S'il se réfère à l'Histoire, il trouvera plusieurs modèles à imiter parmi les aïeux qui ont bâti son pays.

Jean Ménard

Le poète Jean Ménard s'est éteint encore jeune à Ottawa où il habitait. L'auteur de *Les myrtes* et de *Plages* avait déjà établi sa renommée d'excellent poète et d'homme de lettres canadien-français. Il prit une part active à l'essor de la littérature dans son milieu de la capitale nationale non seulement comme auteur, mais comme enseignant de littérature, critique. J'ai eu la joie de le connaître lors de mon séjour au journal *Le Droit*. J'avais été frappé par sa discrétion, ses grandes qualités de gentilhomme, sa sensibilité, son intelligence où fleurait un humour qui en disait long sur sa connaissance intuitive des hommes. Grand humaniste et voyageur, Jean Ménard a abordé à sa manière, les grands thèmes universels qu'il traita de façon intimiste un peu comme Nérée Beauchemin. On pourrait citer de lui des pages entières de ses poèmes composés avec rigueur. En voici un entre autres pris au hasard et qui me semble révéler l'auteur tout entier:

*Ami, voici ma mère et
voici ma maison.
Mon ami, tu dois boire et manger.
Sur la table,*

*Le fromage, le vin, du pain,
de l'eau potable.
Nous sommes sans renom et
sans sans aucun blason.
Mon ami nous t'offrons ce lit.
Que ce tison
Rende ton sommeil encor
plus délectable.
Mon ami, lève-toi.
Viens contempler l'étable
Où mon vieux père oeuvrait,
avant la garnison,
Et la mort. Mon ami tu gèles.
Il faut boire
Du café. Mon curé sans gloire,
ni ciboire
D'or nous attend.
Il sait que tu viens de très loin.
Voici le Professeur, l'oeil plein de
bonhomie,
Mon enfance rêvait dans cette
cour blémie.
Toi, tu viens de très loin.
Je naissais dans ce coin.*

Ce poème tiré de *Plages*, un recueil de sonnets démontre en même temps que de la douceur, une grande virtuosité dans le maniement du vers. Le poète ressort encore tout entier dans le poème liminaire de *Les Myrtes*:

*Dans les abords des mers
tremblaient des feuilles vertes.
Le soleil et la pluie et l'embrun
qui montait
de l'algue d'or erraient avec
des doigts alertes.
Autour des calmes fleurs que
gaiement transperçait
Une lueur de gloire,
une splendeur précaire
Tombant du ciel.
Et l'air au front pâle et muet
Dormait dans les rameaux
où rêvait solitaire
L'amour entre le roc et
un azur si lourd
Que les feuilles, parfois,
venaient frôler la terre.
Les myrtes tachetaient de blanc
la fin du jour.*

En prose Jean Ménard nous a donné d'importantes œuvres de recherche littéraire comme *L'oeuvre de Boylesve*, qui lui valut le prix Max Barthe et qui fut publiée à Paris.

On lui doit aussi *De Corneille à Saint-Denis-Garneau* ainsi que *Madame de Staël et la musique*.

Jean Ménard laissera le souvenir d'un authentique homme de lettres. Il en avait fait sa raison de vivre, son travail et sa joie.

Dickens évoque

Dans la *Gazette* de samedi 25 juin dernier, le spécialiste anglophone de la petite histoire de Montréal, l'excellent Andrew Collard ancien rédacteur en chef à sa retraite active, parle du passage de Charles Dickens à Montréal il y a 135 ans. Dickens

était dans la jeune trentaine alors et déjà il avait connu la gloire littéraire par ses merveilleux contes qui sont devenus des classiques. Collard rappelle le souvenir de Dickens à cause de l'incendie de l'hôtel où il descendit après son voyage aux États-Unis. Cet hôtel désaffecté situé dans le Vieux Montréal était classé monument historique et avait subi des réfections à son toit pour une somme de \$281,000.

Il est regrettable que l'incendie ait dévoré cet immeuble vétuste, car on aurait pu le rendre à sa vocation d'hôtellerie ou le convertir en élégants appartements meublés comme il était autrefois, mais avec le confort moderne. Hélas, cette suggestion que j'avais moi-même faite semble maintenant irréalisable. Une chaîne d'hôtelleries aurait pu se charger de cette rénovation avec l'aide de subsides gouvernementaux. Cela aurait contribué énormément à redonner vie au Vieux Montréal d'une façon pittoresque. Que de fautes on a commises au sujet du Vieux Montréal. Ce fut une autre faute que de laisser démolir le vieil édifice du journal *Le Devoir* qu'on aurait pu transformer en une maison de documentation et d'histoire de journalisme, un lieu que les touristes auraient visité nombreux. Mais évidemment, là a encore, on a manqué d'imagination et d'esprit de conservation.

Terre d'aucun homme...

(suite de la page 4)

Ce fut le dernier événement dans la vie de Pierre R. Il lui avait apporté la joie et la tristesse mais à partir de ce jour et jusqu'à sa mort Pierre R. porta en lui cette force tranquille, croyant naïvement au jour où les hommes reconnaîtront que le semeur de la terre qui n'était ni aux amis ni aux ennemis existait vraiment.

Pierre R. est mort un été. L'été fut chaud. Le soleil dardait les corps musclés des paysans dans les champs, l'air trépidait et la fine poussière de la paille collait à la sueur des hommes. Sur les chemins de la terre les chariots gémissaient sous leurs fardeaux. Les paysans se hâtaient de mettre à l'abri la récolte.

La nuit avant son enterrement, le corps de Pierre R. reposait dans le silence de la petite chapelle du cimetière. Après minuit la lune se glissa à pas feutrés dans la chapelle et éclaira longtemps son visage. Si à ce moment un être vivant s'était penché sur le mort il aurait vu sur son visage cette même force tranquille qui l'habitait de son vivant et qui au lieu de mourir avec son corps semblait maintenant lui survivre et commencer une vie nouvelle et sans fin.

Dehors, dans la chaude nuit d'été, les étoiles brillaient, les cigales chantaient, les lucioles volaient dans les champs comme si tous voulaient célébrer la naissance de la force tranquille.

Notules et commentaires

Des spécialistes dans la rédaction des lois

Dans tous les pays démocratiques, la rédaction des lois et des règlements d'aspect juridique est confiée à des spécialistes qualifiés et dont la compétence en ce domaine est reconnue, après un long et sérieux apprentissage. Cicéron en faisait la base de toute bonne société, et Montesquieu, plusieurs siècles plus tard, en a fait le fondement de son livre resté classique, *L'esprit des Lois*.

Notre nouveau gouvernement, sans doute bien intentionné et n'en prévoyant pas les conséquences, sous prétextes d'économie et voulant faire taire les critiques, a décidé de confier la rédaction des projets de loi à des fonctionnaires, hommes de loi ou non. Il croyait éviter ainsi ce qu'on appelle le "patronage". Mais il a fait erreur, et il semble aujourd'hui l'admettre.

Le rédacteur-en-chef de *Dimanche-Matin* attire l'attention publique sur ce sujet, dans un article tout-à-fait au point. "Au moins deux ministres du cabinet actuel, écrit-il, ont admis publiquement que c'était une grave erreur qui expliquait d'ailleurs le fiasco des quelques projets de loi soumis à l'Assemblée nationale jusqu'ici et qui doivent être rédigés de nouveau de A à Z..."

Aussi, ce n'est plus un secret, certains chefs du gouvernement actuel commencent à penser qu'il serait sage de confier la rédaction des projets de loi de base à des avocats d'expérience, plutôt que de laisser de jeunes technocrates s'empêtrer dans ce délicat domaine.

Le même rédacteur mentionne quelques spécialistes des précédents gouvernement qui oeuvraient dans ce domaine et dont certains projets n'avaient jamais été retouchés. Il nomme, par exemple, des techniciens chevronnés du domaine juridique, comme Louis-Philippe Pigeon, Antoine Geoffrion, Edouard Asselin, Noël Dorion. Il aurait pu ajouter d'autres noms, dont certains sont Trifluviens, comme Léopold Désilets, Emile Tourigny, Jean-Louis Doucet, dont la science juridique est également bien connue et qui ont accompli d'excellent travail, sous les gouvernements précédents.

L'expérience ne se remplace pas. On en a ici un autre frappant exemple.

—x—

Une maladie nouvelle: la technocratie

Elle s'est infiltrée un peu partout depuis quelques années, sous le prétexte de planification et d'unification des tâches. In est en train de se rendre compte, surtout chez les industriels que c'est un chancre plutôt qu'une panacée. Les gouvernements, étant naturellement plus lents à agir et surtout à réagir, en sont encore affligés. Le nôtre en particulier. Mais il n'est pas le seul.

La France est également atteinte, et la technocratie a reçu un sérieux coup au flanc il y a quelques années, par la démission de son poste de président de sa compagnie, du grand industriel Ricard. Un ouvrage a été écrit à ce sujet sous le titre "Les quatre vérités d'un grand industriel", et le premier chapitre s'intitule "Le harakiri d'un P.D.G."

"L'industriel le plus comblé de France, l'industriel au début du livre, abdique, à la fin de 1968, la présidence du groupe d'affaires qu'il a créé. Il jette sa démission à la figure de la technocratie qui s'est emparée des pouvoirs dans l'Etat et les prend dans les entreprises privées, persécute les chefs d'industrie dynamique, paralyse l'économie nationale pour la soumettre au dirigisme total, à la dictature d'une caste de hauts fonctionnaires."

Monsieur Ricard veut surtout, par son geste, attirer l'attention publique sur un état de choses qui mène la France à la ruine. Personnellement, il pourrait fermer les yeux. Il est riche, un des hommes des plus fortunés de son pays. Mais c'est aussi un apôtre, un sociologue. Il a fait participer à son entreprise tous ses employés, et son initiative a retenu l'attention de tous les sociologues.

"Je me disais que la richesse des uns ne devait pas provenir de la pauvreté des autres, que le monde industriel devait apporter le bien-être général..." Aussi, des 1939, "j'ai fait, dit-il, de tous les salariés de mon entreprise des associés. Ce que j'ai appelé le capitalisme populaire..."

Exemple unique de compréhension, de clairvoyance et aussi de charité. Un exemple que les autorités auraient dû encourager, respecter et imiter, évitant ainsi bien des désordres, des grèves et des révoltes.

—x—

Hommages divers à des Trifluviens

Trifluviens, ou personnages du coeur du Québec, c'est tout comme. Commençons donc par ces "Lettres d'une paysanne à son fils", que vient de publier le magazine *Perspectives*, accompagnées d'intéressantes photos inédites. Il s'agit ici de Rodolphe Duguay. La "paysanne" est sa mère, qui lui écrivait régulièrement.

Ces lettres font partie d'un ouvrage que les éditions Leméac viennent de publier, avec préface de Maurice Carrier, professeur d'histoire à l'Université de Trois-Rivières. Lettres très révélatrices d'une affection maternelle à laquelle le peintre Duguay resta toujours sensible. Ceux qui ont connu Rodolphe Duguay dans son âge mûr constateront avec plaisir à quel point il ressemblait physiquement à son père.

L'atelier Duguay, à Nicolet, deviendra bientôt, on le sait, une musée dédié à sa mémoire et un centre culturel. Bravo!

D'autre part, le sympathique chroniqueur littéraire du journal québécois *Le Soleil*, Jean Royer, a profité d'un récent séjour à Trois-Rivières pour rencontrer deux écrivains de chez nous Clément et Alphonse Piché. Il avoue franchement: "e ne me suis pas ennuyé à Trois-Rivières". La raison; La capitale de la Mauricie reste un des plus intenses foyers de culture du Québec. Pourquoi? Parce qu'au lieu de chercher une vaine et volatile publicité, on travaille, on cherche la beauté et on l'exprime en des termes que chacun peut comprendre. Aussi le directeur du *Bien Public* a raison de dire, et nous savons qu'il est sincère: "Je n'ai jamais été tenté par la notoriété littéraire. J'ai vite compris que celui qui l'obtenait était un jouet des circonstances, une fabrication de l'époque". Quelle sereine philosophie! De même s'exprime Alphonse Piché, en d'autres termes: "A soixante ans, Alphonse Piché veut être libre. C'est ce qu'il a toujours cherché aux quatre points cardinaux de sa vie: l'amour, l'eau, la musique et la poésie".

Et voici qu'arrive en même temps de Paris une entrevue de François Hertel, entrevue qu'il a confiée au rédacteur de *La Presse*, Louis-Bernard Robitaille. Un Hertel assagi, devenu philosophe, qui regarde vers le

BROUTILLES

• L'ambition, cette "vertu" triste. Comme si ce titre, cette situation, ce grade pouvaient ajouter tant soit peu à ma valeur!

On se ronge sottement le coeur parce qu'on n'est pas chef de service, président, directeur... Et le premier honneur à revendiquer, celui d'être un homme vrai, généreux, aimant, on ne s'y arrête point. Tombés les oripeaux de la vieillesse venue, que nous restera-t-il d'autre pour justifier un peu notre existence?

• Les enfants nous quitteront; nous resterons seuls l'un devant l'autre. Il n'est pas suffisant de trouver en eux notre accord. Dès ce soir, plaçons-le plus haut, à ce niveau spirituel, presque ineffable, où fiancés, nous nous sommes accordés.

• Des gens mariés, chargés d'enfants, et "qui l'ont dur" ne peuvent me céder leur plainte:

—Dire que nos parents, des vieillards, entassent l'un sur l'autre leurs revenus stériles... Vous comprenez cela? Et ils nous aiment sans voir que nous étouffons sous les soucis d'argent... "Vous serez très à l'aise, alors, tout viendra trop tard; c'est aujourd'hui que la santé, l'avenir de nos enfants est en jeu! Y a-t-il donc un aveuglement du coeur propre à la vieillesse?"

J'enregistre en silence, plus résolu que jamais à me dépouiller au soir de ma vie, à éviter que mes enfants, lorsqu'ils m'embras-

passé plutôt que vers l'avenir.

Vraiment, Trois-Rivières est comblé par le temps qui court.

—x—

Nouveau membre à la Société des Dix

La Société des DIX, laquelle, comme on sait, publie un Cahier annuel contenant un article de chacun des membres et dont l'impression est confiée à l'imprimerie du *Bien Public*, vient d'admettre dans ses rangs un autre historien chevronné en la personne du père jésuite Lucien Campeau. En plus d'avoir écrit plusieurs ouvrages et de nombreux articles, le père Campeau anime chaque dimanche, avec le père Legault, l'émission consacrée à l'histoire religieuse du régime français.

Le père Campeau remplace à la Société M. Louis-Philippe Audet, spécialiste des questions pédagogiques, qui se retire pour raison de santé. Il reste toutefois membre retraité et, à l'occasion, collaborera aux prochaines livraisons.

On annonce la publication du prochain Cahier pour cet automne.

VILLERAY

seront décrépité ne soupirent malgré leur amour: "Encore si jeune!"

• Henry Ford a déclaré: "Les grandes villes sont aujourd'hui en faillite, demain elles auront disparu".

Mais le cultivateur continue de fabriquer des petits employés; la séve humaine des campagnes n'arrête pas d'affluer dans nos misères citadines, où elle active la fermentation des mécontentements grégaires.

Je quitte à l'instant une curieuse famille. Lui, ancien industriel a demi ruiné et sa femme, de souche bourgeoise.

Depuis trois ans, avec leurs fils, les voilà fermiers, non pas du fond de leurs fauteuils, mais trayant leurs bêtes, épandant leur fumier, tondant leurs brebis. Leurs grands gaillards aux traits racés, les mains gonflées par le travail, magnifiques de santé dans leur "bleu" maculé de cambuis, tous ont une allure virile qu'on ne voit pas aux plus beaux spécimens "sportifs".

Demain, ils seront des hommes. Faut-il ajouter qu'ils sont décriés par "toute la famille", gratte-papier compris?

• Si, dans quelque milieu que ce soit, je sens que je puis apporter de la joie, une idée, un brin de fantaisie ou de plaisir, aussitôt je m'éveille, je brille et donne ce que je puis. Par contre, suis-je en présence de gens qui n'attendent rien de moi, me voilà le plus stupide et le plus terne des hommes. Il est donc fort important pour autrui que j'attende beaucoup de lui. Ainsi lui offrirai-je une occasion d'exister. Dans tous les ordres, demander est plus que donner. Ce que nous aimons en autrui, c'est qu'il croit en nous-même.

• "Je me suis trompé de vocation", dit celui-ci; et l'autre "Etait-ce bien la femme qu'il me fallait?"

Ces considérations sont parfaitement oiseuses. A un certain degré de bonne volonté, toute situation en vaut une autre. Une vocation se choisit chaque jour et nous devenons ce que nous faisons. La matière première de notre existence est quasi indifférente. D'une certaine façon, nous créons tout, à mesure.

Frère JACQUES

SOYEZ VOTRE PROPRE PATRON

Occasion exceptionnelle pour hommes et femmes désirant travail à temps plein ou à temps partiel. Savoir épargner sur le coût des aliments est l'objectif tant recherché.

Notre produit assure garantie ou argent remis. Ne tardez pas... Employez vos temps libres... ça rapporte des dollars... Téléphoner: 834-2505 ou écrivez à boîte postale 639, Rawdon, Québec.



NE L'OUBLIEZ PAS
LA CROIX-ROUGE
AGIT EN VOTRE NOM

L'automne d'un écrivain

Il y a des moments où l'on se rend compte que la télévision a du bon, par exemple, en cette soirée du lundi 6 juin, pendant l'interview d'une heure de Gilbert Cesbron, à l'émission "Livraison Spéciale" de Radio-Québec.

J'avais déjà, il y a quelque temps, entendu une radioscopie de l'écrivain à la radio; l'intérêt de ses propos était relevé par une voix nuancée et chaude. La télévision nous offrait en plus un beau visage de penseur, bien modelé et encadré de cheveux blancs; des yeux très noirs et un sourire fugitif mais charmant; bref, une personnalité séduisante.

Beaucoup d'entre nous connaissent Gilbert Cesbron, écrivain catholique de combat, avocat des "Chiens perdus sans collier", des "Saints qui vont en enfer", auteur de vingt-six livres, romans ou essais, ainsi que de plusieurs pièces de théâtre. Mais en ce soir du 6 juin, c'est l'homme tout entier qui se livre à nous et si certaines de ses prises de position peuvent sembler discutables, il est impossible de n'être pas conquis par la franchise et l'honnêteté qui transparaissent dans toutes ses réponses. A l'automne de sa vie, il fait le bilan; il avoue ses regrets, ses remords mêmes. Il s'analyse sans complaisance et reconnaît n'avoir pas réalisé toutes ses ambitions de jeune homme. Mais de toute évidence, la vie lui a apporté la sagesse et la sérénité, ainsi que l'indulgence à l'égard des erreurs et des fautes d'autrui.

Gilbert Cesbron est un être essentiellement compatissant, chez qui les souffrances de ses semblables trouvent une résonance "viscérale"; il a fait la guerre de 1939 dont l'absurdité et la cruauté l'ont profondément marqué et l'on comprend qu'un homme aussi sensible se soit fait par la suite l'avocat des objecteurs de conscience.

Il nous confie que pen-

dant la composition de l'un de ses romans dont le personnage principal est une femme atteinte d'un cancer du sein, il ressentait une douleur physique à la poitrine chaque fois qu'il travaillait à ce livre. Ce n'est qu'après la mort de la malade (dans le roman) que cette douleur cessa de se manifester. C'est dire à quel point l'écrivain s'identifie à ses personnages pendant leur création.

Honnêteté, simplicité, vérité, voilà la deuxième caractéristique de cet homme qui a soixante ans passés et qui dit n'avoir plus rien à perdre.

Il avoue connaître la peur: "Tout le monde a peur, mais la différence entre les courageux et les autres, c'est que les courageux aiment avoir peur."

Les honneurs, les titres, les décorations le laissent indifférent. A ce sujet, il nous raconte qu'ayant été pressenti pour être élu à l'Académie française, il en avait d'abord éprouvé une grande joie. Mais après avoir été témoin des petites choses auxquelles donnent lieu les élections de cette illustre Assemblée, il comprit que l'Académie française est au fond un Club d'écrivains notoires, avec une mentalité de club. . . Il nous cite alors un mot de Claudel à qui on demandait pourquoi il ne se présentait pas à l'Académie française: "Au seuil de l'éternité, je n'ai pas de temps pour les frivolités."

Les gens qui l'ont le plus marqué au cours de sa vie, ce sont ceux qui vont jusqu'au bout de leurs convictions, que ce soient des saints ou des hommes politiques.

Par ailleurs, après nous avoir confié qu'il a une préférence marquée pour Paul Valéry et Stendhal, il ajoute qu'il n'a jamais cherché à rencontrer personnellement les poètes, peintres, écrivains ou artistes qu'il admire, car il a trop peur d'être déçu si l'homme n'était pas à l'image de son oeuvre.

Les faux frères

Dans le périodique PRIONS EN EGLISE, utilisé dans nos paroisses, on propose des formules de prières en faveur de nos frères persécutés (?) au Chili et au Brésil (sous des gouvernements de droite). Jamais on ne fait prier pour nos autres frères chrétiens, martyrisés par les Marxistes en pays dominés par les Communistes. . . Pourquoi?

La revue L'ORDRE FRANÇAIS proteste contre une semblable discrimination que l'on constate dans les églises de France (cf. avril 1977). "La revue Suisse ETUDES POLITIQUES publie le témoignage de l'écrivain polonais Josef Mackiewicz, aujourd'hui exilé en Angleterre, qui eut en 1943 la possibilité d'examiner les fosses communes de KATYN où furent entassés 4,500 des 14,500 officiers polonais assassinés par les soviétiques au printemps de 1940. Un obélisque commémoratif de ce massacre sans précédent a été inauguré dans un cimetière de Londres, le 18 septembre 1976, 36 ans après ce crime odieux."

Maintenant, nous apprenons que les Marxistes se sont récemment surpassés au CAMBODGE, par un épouvantable génocide, que dénonce l'abbé JEAN MONTAURIER dans le no. de février de CATACOMBES, revue de France. . . Pour la période allant du 17 avril 1975 à décembre 1976, UN MILLION CENT MILLE MORTS, massacrés avec une cruauté barbare. . . et cela continue. L'abbé Montaurier commente:

"Que peut donc faire l'Eglise? Elle peut, au moins, instruire ses fidèles des dangers mortels

qui menacent leur foi. Au nom sacré de Jésus-Christ, elle peut demander de prier pour ces millions de martyrs qui souffrent et meurent chaque jour parce qu'ils sont chrétiens. . . Au fait, cette immense supplication des chrétiens encore libres en faveur de leurs frères enchaînés ou massacrés, l'entendez-vous monter au moins tous les dimanches dans nos églises? Mais le curé qui ferait ainsi prier pour eux, ne passerait-il pas pour un original? De quoi se mêlerait-il, l'imprudent? Dans nos églises, nous entendons prier, ici et là, pour la libération de l'homme par le socialisme marxiste (illusion mensongère). . . Après le CREDO, on dit LA PRIERE UNIVERSELLE. . . Mais elle ne franchit pas le rideau de fer ou de bambou.

"Quand je pense à nos indifférences, continue l'abbé Montaurier, je vous avoue que J'AI PEUR. Dans nos églises, on parle de bien des choses, mais quel sujet serait plus important que de prier la Reine des Martyrs devant la Croix pour nos frères persécutés et martyrisés dans les pays dominés par les communistes?"

Au Canada français, nous pourrions bientôt avoir le même sort, si nous laissons continuer la propagande marxiste dans nos écoles et universités. . . La tactique des Communistes marxistes, est toujours basée sur LE MENSONGE. Ils sont redoutables; mais, comme l'a écrit le Cardinal-Primat de Pologne, on doit craindre encore plus LES FAUX FRERES. . .

GEORGES PANNETON, prêtre

En réponse à une question "piégée" de l'interviewer, Gilbert Cesbron répond:

"Oui, c'est vrai, j'ai dit que je n'aime pas les "jeunes", mais je m'explique. . . On aime ce qui est aimable. Est-ce que les jeunes sont aimables? Ils sont à l'âge où on conteste tout, où on veut refaire le monde mieux que les aînés; âge essentiellement ingrat et difficile et on sait qu'un tout petit nombre de ces aspirants-révolutionnaires fera oeuvre valable par la suite.

"Mais ce que je déteste le plus, c'est l'attitude des adultes qui se mettent à genoux devant ces jeunes gens, en flattant leurs excès; c'est ce qui s'est passé en France après mai 1968".

Gilbert Cesbron est lui-même père de quatre enfants. Il reconnaît qu'il est difficile d'être un bon père de famille. A son avis, l'essentiel, c'est de savoir écouter ses enfants.

"Comment voulez-vous que les générations différentes se comprennent, alors qu'on ne prend pas le temps d'écouter les autres!"

A la question finale: "Qu'y a-t-il de plus important pour vous dans la vie?", l'écrivain répond:

"Le Christianisme. . . Jeune homme, j'allais à l'église "par politesse" plutôt que par conviction. Mais en avançant dans la vie, j'ai découvert par expérience personnelle que seul le christianisme a les réponses, toutes les réponses, aux problèmes des hommes."

—Et la mort, y pensez-vous?

"J'y pense beaucoup. Avant de vous dire ce qu'elle représente pour moi, je voudrais vous rappeler le visage du Christ tel qu'il s'est imprimé sur le Saint-Suaire de Turin, "la photo de Dieu", comme disait Claudel. Sur le visage douloureux (j'en porte toujours l'image sur moi), les yeux sont baissés, heureusement, car on ne pourrait soutenir leur regard. Eh bien! la mort, je me l'imagine comme le moment où les yeux du Christ s'ouvriraient pour moi..."

C'est sur cette dernière image, combien belle et pathétique, que se termine la remarquable interview de Gilbert Cesbron.

Marie Prayal

Juin 1977

LA CONSECRATION DE L'INFINI

La société dans son essence oublie souvent de s'intéresser à l'art. Grave omission qui peut-être efficacement réparée si l'on essaie d'informer la population des nouveautés brillantes. Ainsi dans le domaine de la peinture, un jeune trifièvre, Claude Hubert, expose actuellement à la Galerie Signal de Montréal.

Ce peintre tente par un éclatement des frontières de fixer la lumière, d'engendrer une vision dépourvue des choses, en montrant par des traits incisifs et simples l'immensité d'un univers où l'espace devient percutant, tant sa per-

ception se pétrifie de manière incandescente. Nous serions véritablement ébranlés par ces jets épiques qui manifestent une recherche acharnée du global, de la totalité, de l'absolu: des lueurs incarnées dans un rouge éclatant, dans un bleu phosphorescent, nous invitent à la grande fête de la vie comme si la puissance d'une fantaisie volontairement saisissante et concieusement envahissante allait jusqu'à la plus éclatante, la plus dangereuse des expressions d'un cosmos dont le mystère, ici, n'est pas dévoilé mais devenu tangible par la seule présence d'un moment,

d'une jouissance éphémère mais vitale.

En effet si Claude Hubert par son originalité n'habite pas les paysages visibles, ou les convulsions tortueuses de la réalité ou encore les morceaux figés d'une imagination qui s'incorpore à la vérité, il nous démontre que, jaillissante et bouleversante, la vie peut être simplement la consécration de l'infini: soit l'impact de l'extérieur sur la conscience, le voyage innocent vers ce point lointain qui nous appelle.

Pour les profanes comme moi, ces peintures n'évoquent que cette collision fatale entre l'individu et le centre quasi inconcevable, qua-

si indéchiffrable d'une agglomération des lignes et des courbes, des poids et des vertiges à la fois de l'homme qui apprend à dépasser son propre univers et de la réalité qui est toujours mouvante et vagabonde.

Je tiens à mentionner que Claude Hubert est un talent de chez nous; il faut donc bien comprendre, pour qu'un artiste persiste dans son oeuvre, que l'appui, l'approbation et l'encouragement des autres s'avèrent indiscutablement nécessaires.

Une exposition sobre mais révélatrice.

MARC GRIEPEY

Quand un nordique visite la Bolivie

N. de la r.—Un vieux missionnaire s'est fait "touriste", de son pays esquimaud, il s'est rendu en Bolivie, l'hiver dernier, chercher non seulement du repos, mais aussi un autre soleil! Il vous raconte à l'instant le paysage, les beautés qu'il a pu vivre là-bas. (M. N.)

Le grand Carnaval d'Oruro

Figurez-vous: Walt Disney et le Commandant Cousteau font un film ensemble; ils veulent photographier la vie des Boliviens depuis cinq mille ans jusqu'à nos jours; et voici: à trois mille mètres d'altitude, en pleine lumière, se déroule un célèbre Carnaval, les pics neigeux des Andes servant justement de toile de fond; ce carnaval n'est nul autre que celui d'Oruro!

Et que voient nos cinéastes Disney et Cousteau? Les Incas qui ont occupé le pays pendant des millénaires; les Espagnols qui exploitaient les mines d'argent ou d'étain, et ramassaient la richesse de ces peuples; les esclaves noirs, amenés d'Afrique, eux qui cultivent maintenant les bananes et les vignes dans les vallées.



R. P. Marcel Rio, o. m. i.

Dans ce Carnaval, chacun défile devant vous... avec ses qualités, ses défauts; il y a même des diables et des anges; ils se coudoient, s'invectivent, se regardent dans la pique des yeux, mais n'en viennent jamais aux mains.

Maintenant, imaginez-vous tous les Orchestres symphoniques du Canada et des Etats-Unis qui défilent au Cap-de-la-Madeleine et à Trois-Rivières: cuivres reluisants et instruments sonnants, décontractés, juste avec le sérieux qu'il faut; ajoutez aux symphonies de Bach, Beethoven ou Mozart, la musique Inca, des airs populaires d'il y a trois mille ans: devant un tel sens de la musique, vous demeurez charmés!

Par ailleurs, quel imprévu d'habillement! C'est peut-être pour "palper" l'un ou l'autre des figurants, que des garçons ou filles (surtout des filles!) se faufilent dans le défilé, empoignent par le cou ou le bras, un de ces êtres musiciens qui font rêver, et auxquels ils demandent de rester là pour une photographie!

C'est peut-être aussi pour mieux se rendre compte si ces figurants du Carnaval sont vraiment des "humains" comme nous, que des dames, — de belles dames au cœur généreux et compatissant, — glissent des grains de raisin dans les interstices des masques où doit se trouver la bouche. Et ces êtres qui font penser à ceux de la science-fiction, disent à la fin, d'un geste, un beau merci!

Mais attention! Pas de pagaille; vive la discipline! Surtout parmi les groupes d'Orchestre, les équipes de Ballet; l'entraîneur, celui qui bat la mesure, ira même jusqu'à faire de gros yeux, contre qui-

conque peut nuire à cette même mesure! J'en ai même vu un rugir! Il n'y a nulle place pour le désordre.

Se procurer un costume de Carnaval coûterait des années de salaire. Qu'à cela ne tienne. On peut les louer pour un prix modique; même, des mécènes généreux vont payer pour vous. A une condition, cependant; il faut être à la hauteur de la situation; pour faire partie de tel ou tel groupe de Ballet ou d'Orchestre, il faut s'exercer sous la direction d'un professionnel; et cela, de longues soirées de répétition, pendant même des mois! Ajoutons: les volontaires, les doués ne manquent pas paraît-il; quand on est musicien, né danseur de race, on a le rythme au corps! De plus, on m'a dit que beaucoup de ces figurants avaient fait un vœu à Dieu ou à Notre-Dame.

Autres souvenirs de Bolivie

Lors de ce temps de festivités, j'ai remarqué l'accueil accordé à l'étranger, le désir de se montrer aimable; cela, non seulement dans la Capitale, mais aussi dans tout le pays.

J'ai effectivement voyagé, pour mieux voir d'autres aspects de la Bolivie. Je le faisais en autocar, même par les routes de montagne, jusqu'à quatre mille mètres d'altitude. A peine monté, des passagers m'ont délégué, — quelle gentillesse, — un monsieur qui parlait honorablement Français et Anglais.

Une grand-mère m'a même offert sa place près de la fenêtre. Je lui ai fait dire! "Beauté avant l'âge". Et cela l'arrangeait bien. Aux arrêts, elle marchandait fruits, légumes, tissus de laine d'alpaka, ceci, cela. Elle trouvait les prix un peu élevés; restait silencieuse, soupesait, palpait, regardait attentivement, semblait repousser l'offre. Mais les femmes entre elles, s'arrangent! Finalement, elle gagnait le morceau, tour à tour à son propre prix; par la fenêtre de l'autocar, elle saisissait l'emptette et la déposait sur le plancher devant elle. De temps, on se regardait tous les deux, on se souriait, et on se trouvait bien aimables!

J'ai fait des centaines de milles d'autocar. Dans les coins les plus reculés des montagnes boliviennes, les carnivals allaient bon train.

Dans un lieu de pèlerinage appelé Copa Cabana, j'ai pu assister à un audio-visuel "Son et Lumière" féérique; le tout se déroulait devant la Basilique. Ça dansait, ça sautait, ça tourbillonnait. C'était la grande farandole Tambours. Fiûtes. Nombreuses voix pour chanter. Danseuses costumées, enguirlandées, qui dansaient, sautillaient, évoluaient comme des aurores boréales en pays esquimaud. Regrettable que j'aie eu soixante-dix-huit ans! Soixante ans plus jeune, quelle chance! Les boliviennes sont comme des gazelles!

Dans la rue, je cherchais un restaurant. Je me suis fait repérer. Je n'ai vu qu'une ribambelle de danseuses, qui sautillaient, tourbillonnaient autour de moi. J'ai senti de l'air frais, des châles m'ont caressé. J'ai eu l'impression d'être un homme terrestre parmi des fantômes en liesse. Mais en bon Breton, je leur ai envoyé de bons becs du bout des doigts, et en bon esquimaud, je n'ai pas oublié mon restaurant: "primo vivere", en premier lieu, vivre.

Autrefois, entre 1926-1956, j'étais missionnaire en pays esquimaud. Mon poste était à la Baie d'Hudson, franc nord avec le Cap-de-la-Madeleine et Trois-Rivières. Notre Evêque, Monseigneur Turquetil, nous disait de faire le fou pour ne pas le devenir.

Moi-même, à soixante-dix-huit ans, je suis allé tout bonnement au Carnaval d'Oruro; j'ai participé à la liesse de tout un pays; partout c'était la fête, les gens s'amusaient; et je me suis dit: ce voyage en Bolivie m'aura fait vivre la sagesse de tous les Arlequins du monde; jamais, je ne pourrai l'oublier!

MARCEL RIO, o.m.i.



Dans la ville emmurée de Louisbourg

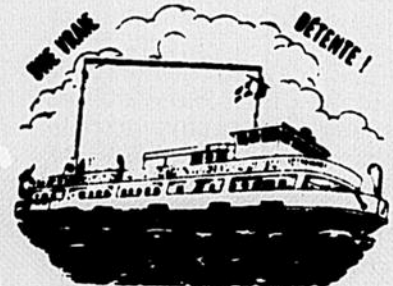
Chaque jour ouvrable au cours de l'été, Mme Jeannette Boudreau-Haley, de la ville de Sydney, en Nouvelle-Ecosse, se lève, fait à déjeuner, prépare un unch et puis s'en va travailler au 18^{ème} siècle.

Elle plaisante en disant: "Je ne suis pas la même quand je suis au travail. Je suis très timide, moi, mais vous n'êtes jamais timide lorsque vous êtes en costume: vous avez l'impression d'en faire partie. Vous vivez vraiment cette vie."

"Cette vie", c'est la vie quotidienne de la ville emmurée de Louisbourg, qui fut créée en 1713 sur les ordres de Louis XIV, roi de France, capturée par les irréguliers de la Nouvelle-Angleterre en 1745, retournée aux Français trois ans plus tard, et qui, lorsqu'elle fut reconquise par les Britanniques en 1758, subit presque le même sort que Carthage qui fut complètement détruite. Les combats pour l'hégémonie de Louisbourg sont parmi les événements cruciaux de l'histoire de l'Amérique du Nord. Avec la perte de Louisbourg, la ville de Québec fut embouteillée dans la vallée du Saint-Laurent et tomba l'année suivante. L'historien Dr Robert Morgan soutient donc que: "Ceci eut pour résultat que le Canada devint une na-

tion anglophones comportant des enclaves françaises, plutôt que l'inverse."

Mais Louisbourg est renée. Et cela, dans une reproduction qui est si précise qu'elle va même jusqu'aux clous, qui sont frappés à la main dans la forge de



M/S JACQUES-CARTIER

CROISIÈRES

SUR LE ST-LAURENT

1^{er} JUIN AU 30 SEPTEMBRE

2 DÉPARTS PAR JOUR

14:00h - 20:00h

SALLE CHAUFFÉE-BANQUETS

BAR-DANSE-ORCHESTRE

NARRATION - 250 PERSONNES

Disponible pour groupes.

Croisière spéciale pour

étudiants.



la plus importante société de fiducie
canadienne - française

**TRUST GÉNÉRAL
DU CANADA**

SERVICES FIDUCIAIRES COMPLETS

Edifice Place Royale, Trois-Rivières
Tél. 379-7250

COURSES • COURSES • COURSES



*Les Courses sous harnais
C'est pour tout le monde*

A LA PISTE DE L'EXPOSITION

ATTENTION

GUICHET DE VENTE
A L'EXTERIEUR
DE L'ESTRADE OUVERT
DE 5h A 7h15 TOUS
LES SOIRS DE COURSES

LICENCE COMPLÈTE

ADMISSION: \$1.75

MARDI soirée des dames \$1.00

Les enfants en dessous de 16 ans
accompagnés ou non
ne sont pas admis

COURSES • COURSES • COURSES